

l'interconnexion entre « humans and non-human animals » se situe à différents niveaux dans des structures relationnelles qui tiennent du « network » et de contextes environnementaux et culturels. Toutes les catégories font l'objet d'analyses, de l'animal de grande proximité à ce que l'on appelait autrefois les « nuisibles » ou les « exotiques » car, quelle que soit la nature de l'interactivité, elle est révélatrice d'une relation définie, rejet, passion, miroir, projection, transposition, assimilation... Une originalité soulignée de la relation homme-animal dans les périodes anciennes serait liée à une espérance de vie plus similaire, car nettement plus courte pour l'homme dans l'Antiquité que de nos jours. Partant d'une approche anthropologique large, les thèmes abordés sont multiples et très ouverts. De l'abattage alimentaire au petit oiseau de Catulle, de la bestialité à la passion amoureuse, il y a place pour bien des choses, on en convient aisément : le prolongement vers ou sur l'animal de ses propres sentiments, un grand classique, le récit métaphorique, les métamorphoses avec l'âne d'Apulée en bonne place, les codes de la communication et de la reconnaissance réciproque, le niveau de conscience morale, le sens de l'observation, les jeux parodiques dans le théâtre, l'animalité de comportements humains, le potentiel d'interchangeabilité de statuts, les fabulistes, l'animal « étrange », exotique, les hybrides si nombreux dans les récits mythiques et l'iconographie, les appréciations variées voire contrastées du même animal selon les contextes ou les cultures, les tentatives d'approches scientifiques et rationnelles face aux recettes fantaisistes, le concept et le vocabulaire. Une bibliographie raisonnée d'une quarantaine de pages clôture cet ouvrage riche de matières et de perspectives originales.

Georges RAEPSAET

David B. HOLLANDER, *Farmers and Agriculture in the Roman Economy*. Londres – New-York, Routledge, 2019. 1 vol. 16 x 24 cm, IX-131p. Prix : 115 £. ISBN 978-1-138-09988-3.

À cent lieues des grandes approches macro-économistes qui tiennent souvent plus des actes de foi idéologiques que de l'observation des faits, voici un petit ouvrage original qui se pose des questions d'apparence simple mais décisives sur la relation entre l'agriculteur et le marché, en Italie à la fin de la République et au début de l'Empire. Ce qui met au centre du questionnement le concept d'autarcie auquel l'auteur fait un sort bien approprié. L'autosuffisance comme programme de vie sur le domaine rural tient plus du projet moral et du *topos* littéraire que de la vie réelle, même si dans toutes les agricultures traditionnelles du monde d'hier et d'aujourd'hui, on s'attache à produire sur le domaine de quoi nourrir la maisonnée ou plus si le domaine est vaste, riche et comprend des unités artisanales. Car l'autarcie, comme le rappelle très justement David B. Hollander, est de toute façon affaire de riches. Pour le petit paysan, c'est-à-dire la majorité des agriculteurs, si l'on casse sa houe ou sa *mola manuaris*, il faut bien en acheter une nouvelle sur le marché. Je rappelle pour mémoire que le soi-disant idéal autarcique a fait les choux gras des primitivistes : le juste ce qu'il faut pour cultiver son *otium*, l'absence de tout investissement productif, l'inexistence des moyens de transport, une main-d'œuvre servile calculée au plus juste et une indépendance maximale de tout projet mercantile. Ce qui me semble trouver dans notre société une correspondance originale dans le « tout faire et produire » à la maison ou le plus près

possible de celle-ci, en cultivant ses légumes sur sa terrasse et en élevant ses poissons dans la baignoire, en évitant le marché sauf s'il est bio et de proximité. Cette petite note d'humeur passée, je confirme la justesse de l'approche réaliste de l'auteur qui tient aussi des « behavioral economics ». Les besoins sont nombreux même dans une vie simple et l'élémentaire n'est souvent disponible que sur le marché, ce qui implique une relation structurelle et naturelle entre le paysan et le marché. Il faut dès lors vendre ce que l'on a de trop pour pouvoir acheter ce dont on a besoin. Ce qui pose la question des surplus de production que l'on peut commercialiser une fois assurée la survie de la famille et la part de semences et graines réservée pour la saison suivante. Outre l'échange mutuel de services dans l'entourage, le voisinage ou le village qui permet de s'approvisionner sans devoir déboursier, le traditionnel don contre-don, et le bénéfice de la vente de marché, le paysan peut aussi monnayer ses prestations extérieures. Louer ses bras, son savoir-faire ou ses bœufs permet de s'assurer des rentrées bien utiles en espèces sonnantes et trébuchantes. Sous l'appellation de paysan se cachent des réalités très différentes. Entre le tenancier servile ou libre sur une petite parcelle et le *vilicus* gestionnaire d'un vaste *latifundium*, les façons de vivre et les rapports au marché relèvent de structures de fonctionnement très différentes que l'auteur analyse avec pertinence et un souci constant de contextualisation historique dans cette période qui voit la terre devenir un enjeu politique décisif. Toute agriculture s'intègre à un réseau, peu ou prou. C'est même une condition de survie, qu'il s'agisse des « elite farmers, moderately wealthy farmers, smallholders ou landless farmers », les plus dépendants du marché étant les « smallholders », la catégorie la plus nombreuse, « simply by virtue of having much less access to land and labor ». Étant donné la fiabilité aléatoire des sources écrites et les progrès encore mal assurés de l'archéologie agraire, on discutera sans doute certaines positions de l'auteur. Les variantes de situations se plient mal à la volonté de catégorisation. Mais David B. Hollander a le mérite de proposer sur un sujet finalement peu abordé une vision intéressante. Les historiens économistes devront en tenir compte.

Georges RAEPSAET

Sébastien LEPETZ & Véronique ZECH-MATTERNE (Ed.), *Productions agro-pastorales, pratiques culturelles et élevage dans le Nord de la Gaule du deuxième siècle avant J.-C. à la fin de la période romaine*. Quint-Fonsegrives, Mergoïl, 2017. 1 vol. broché, 21 x 30 cm, 152 p., nombr. ill., cartes, schémas et diagrammes (ARCHÉOLOGIE DES PLANTES ET DES ANIMAUX, 5). Prix : 37 €. ISBN 978-2-35518-070-5.

Cette publication, issue d'un séminaire consacré aux productions animales et végétales, s'inscrit dans le programme « Rurland », financé par l'ERC, qui a pour objectif de comprendre l'évolution des campagnes dans le nord-est de la Gaule par des études croisées et interdisciplinaires, de La Tène à l'Empire tardif. Comme le rappelle Michel Reddé, archéozoologie et archéobotanique ont une vocation historique d'autant plus indispensable en Gaule du Nord que les sources classiques relatives aux productions agricoles y manquent cruellement. Les meilleures équipes actives dans le domaine font ici le bilan de leurs travaux, en mettant l'accent sur les orientations et modifications de l'élevage et de l'agriculture entre Seine et Rhin (Belgique non comprise, on ne sait trop pourquoi), les choix d'exploitation et leur évolution, la relation entre les données